

# LA MARTINIQUE DE LAFCADIO HEARN: UN LIEU DE MÉMOIRE PARADOXAL

A. James Arnold  
*University of Virginia*

70

Le grand volcan, est-il éteint? Nul ne le sait.

—Lafcadio Hearn, 1888

La Martinique est finie pour jamais.

—Le même, 1903

De 1887 à 1889 un journaliste cosmopolite, d'origine grecque et irlandaise, a séjourné à Morne Rouge, puis à Saint-Pierre de la Martinique dans l'espoir d'écrire une série d'articles à l'intention du magazine new-yorkais *Harper's*. Au départ, ce séjour de deux ans, qui a tant influencé l'interprétation du folklore martiniquais du 20<sup>e</sup> siècle, ne devait durer que quelques mois, de septembre 1887 à janvier 1888. Réduit à la pénurie, souffrant d'un accès de fièvre tropicale, Lafcadio Hearn s'est trouvé bloqué à Saint-Pierre par l'épidémie de variole qui a isolé la Martinique en 1888. Les études de terrain qui ont donné les *Esquisses martiniquaises*, puis les *Contes des Tropiques*, édités à Paris entre les deux guerres, ont résulté moins de la méthode scientifique du chercheur que de la misère qui l'obligeait à enquêter dans son propre quartier de la rue du Morne Mirail et aux alentours.<sup>1</sup>

Sa description de la Montagne Pelée dans les *Esquisses martiniquaises*, éditées à New York en 1890, évoque poétiquement, dans le style impressionniste en vogue à cette date, l'état du volcan qui disparaîtrait avec le cataclysme de mai 1902. Hearn fait l'ascension de la Pelée le 12 septembre 1888. Après bien des difficultés, il visite le sommet et se baigne dans les eaux du cratère. Contrairement aux impressions lyriques qu'il laisse dans les *Esquisses martiniquaises*, il avoue dans une lettre à son éditeur américain qu'il est tombé au moins 200 fois et que, le lendemain, il s'est senti comme "rompu sur la roue" (Hearn, *Martinique Letters* 525). L'apprenti alpiniste,

dont la hardiesse et la volonté dépassaient de loin la forme physique de ses 38 ans sédentaires, se piquait, dans la même lettre à Mr. Alden, d'avoir donné la première description détaillée de la Pelée qu'il a fait photographier par Léon Sully. Cette ou ces photos n'ont, hélas, pas trouvé place dans le livre publié en 1890 qui est, par ailleurs, abondamment illustré.

Près d'un demi-siècle plus tard les jeunes promoteurs de la culture de la Martinique, tel Léonard Sainville, recommandaient de commencer la prospection du terroir par le recours à Hearn. "[C]e voyageur est animé d'une si grande sympathie pour la Martinique—ses paysages, ses habitants—qu'il en arrive à donner une leçon, incomplète il est vrai à tous ceux, Martiniquais ou non, qui ont voulu jusqu'ici faire connaître la Martinique," a-t-il écrit dans le premier numéro de *L'Étudiant noir* (Sainville 5).<sup>2</sup> Sainville parlait sans doute pour beaucoup de jeunes intellectuels quand il a écrit: "J'ai lu *Esquisses martiniquaises*, pour la première fois, à Paris. Je ne saurais dire comment j'ai été ému, comment j'ai été reconnaissant à cet anglais, de me remettre en plein pays natal" (Sainville 5). La distance physique où se trouvait l'étudiant martiniquais, et la nostalgie qu'elle pouvait provoquer, devaient être pour beaucoup dans son appréciation, essentiellement positive, du livre de Hearn.

Sept ans plus tard, écrivant dans le numéro de *Tropiques* de janvier 1942, Aimé Césaire et René Ménil se trouvaient bel et bien à Fort-de-France où ils étaient professeurs au Lycée Schoelcher. Leurs louanges de Hearn relevaient d'une distance d'un autre type. Ce numéro, le quatrième du magazine *Tropiques*, qui s'opposait au régime fasciste qui a dominé l'île de 1940 à 1943, représente une première tentative de faire valoir le folklore de leur pays natal. Césaire et Ménil ont eu recours, eux aussi, aux contes recueillis autour de Saint-Pierre par Hearn. Ils y ont décelé des expressions du triple legs de l'esclavage: la faim, la peur, la défaite (7-11). Hearn avait épilogué ainsi sur le conte de Yé, qui avait paru dans *Trois fois bel conte* en 1939: "Pauvre Yé! Tu vis encore pour moi trop vivement, en dehors même de ces étranges contes populaires de boire et de manger, si cruellement révélateurs de la longue faim d'esclavage de ta race" (Hearn, *Yé* 719).<sup>3</sup> Ces lignes datent de 1889. Édouard Glissant dans le *Discours antillais*, publié en 1981, fera écho à cette interprétation en soulignant cette même "absence collective" qu'avaient soulignée Césaire et Ménil (242-244).<sup>4</sup>

En quelle mesure Lafcadio Hearn avait-il conscience de contribuer à la mise en valeur du folklore martiniquais dont il s'était fait l'observateur et le compilateur dans et autour de Saint-Pierre? Très peu, à en juger d'après ses textes, et pas du tout dans le même sens que les Martiniquais que je viens de citer à son propos. Le fait est que sa réputation a longtemps reposé sur le paradoxe qui a déterminé la réception de son œuvre. En traduction française, il n'est pas évident que Hearn destinait ses écrits sur la Martinique à un public de bourgeois aisés des États-Unis, c'est-à-dire, à la nouvelle élite du capitalisme industriel qui a fait fortune après la Guerre Civile et l'abolition de l'esclavage. La revue *Harper's*, qui existe toujours, répondait aux aspirations de cette classe montante. Sa maison d'édition, Harper & Brothers, promettait une certaine pérennité aux écrits éphémères qui paraissaient dans la

revue. Hearn s'est fait l'interprète, dans ses écrits sur Saint-Pierre, de cette classe et de ses valeurs. Malgré, ou peut-être à cause de, la tradition anglo-américaine selon laquelle une goutte de sang africain suffisait pour que la personne soit légalement noire et ainsi, justiciable de la ségrégation raciale, une fascination existait aux États-Unis pour les sociétés où le métissage biologique avait produit une gamme bien plus large de types humains. Le puritanisme de la bourgeoisie américaine s'offrait donc un plaisir coupable à la lecture de récits qui mettaient au premier plan les rejetons d'unions socialement proscrites, quand elles ne l'étaient pas légalement, aux États-Unis. (Les lecteurs de *Harper's* savaient-ils que Hearn avait vécu maritalement avec une mulâtresse? On peut en douter, mais le fait témoigne autant de son rôle de marginal que de son manque de préjugés raciaux, un quart de siècle seulement après l'abolition de l'esclavage aux États-Unis.)

72 Hearn était à la fois admirateur et traducteur de Guy de Maupassant et il ne cachait pas non plus son admiration pour Pierre Loti.<sup>5</sup> Hearn a écrit en 1886 qu'aucun écrivain ne l'avait impressionné autant que l'auteur du *Roman d'un spahi*.<sup>6</sup> Sa perspective est impérialiste sans complexes, tout en exprimant une appréciation sincère pour les réalisations les plus raffinées et les plus curieuses de la société de l'habitation sucrière. Cosmopolite à tout crin, Hearn est le type même de l'écrivain qui devait entrer dans la collection des auteurs étrangers au *Mercure de France*. La revue et sa maison d'édition occupaient, à Paris, à peu près le même créneau socioculturel que *Harper's* à New York, au moment où elle se proposait de faire connaître Hearn au lecteur français des années 1923 à 1939. Traduction double, donc, de la vie socioculturelle de Saint-Pierre à l'intention du public français cultivé. Les traducteurs français, Serge Denis et Marc Logé, ont travaillé à partir du texte en anglais de Hearn, qui se proposait les buts que nous venons de constater. L'édition du *Mercure de France* a l'avantage de corriger des défauts indéniables de la transcription de la langue créole par Hearn. L'Antillais Serge Denis, dans son introduction à *Trois fois bel conte*, le dernier des textes de Hearn à voir le jour au *Mercure de France*, commente les problèmes que présentait le manuscrit de Hearn: "Seul un étranger pourrait confondre, comme on l'a fait, l'actif et le passif, l'imparfait et le plus-que-parfait, le simple et le composé.... [Ce] sont des erreurs très caractérisées, par rapport au contexte" (Denis 23).<sup>7</sup> "Livré à ses seules ressources, Hearn adopte un moyen terme, d'où un certain nombre de tournures qui ne sont ni anglaises, ni antillaises" (Hearn, *Trois fois* 24). Par pudeur, sans doute, ou afin de ne pas froisser son éditeur parisien, Serge Denis laisse de côté des défauts de vision bien plus graves chez Hearn.

Dans l'admirable chapitre des *Esquisses martiniquaises* intitulé "La vérette," Hearn a entrelacé une description du Carnaval de 1888 à Saint-Pierre et celle du progrès de l'épidémie de variole qui faisait rage au même moment. Le résultat est proprement hallucinant. Si le chapitre rappelle par endroits la nouvelle "The Mask of the Red Death" d'Edgar Poe, il n'en est pas moins original dans le détail de la mise en scène et le déroulement du Carnaval de Saint-Pierre.<sup>8</sup> La partie de "La vérette" datée du 29 février 1888 contient, par contre, des exemples de racisme "scientifique" qui

n'auraient fait rougir ni le comte de Gobineau ni Ernest Renan ni même Gustave Le Bon (cf. Toumson 206-214). Partant du constat que les békés (colons blancs) de Saint-Pierre ne mouraient pas en grand nombre de la variole, Hearn repousse, dans un premier temps, la notion que les couches de la population les plus noires devaient en subir les pires conséquences. Au contraire, d'après ses observations, ceux qui approchaient le plus du type africain guérissaient de la maladie dans des proportions plus grandes que les *mameloucs*, les *quarteronnés* ou les *sang-mêlés*, qui tous approchaient plus ou moins du type européen.<sup>9</sup>

En définitive, la perspective de Hearn est déterminée par la notion de la pureté de la race, qui protégerait contre la contagion, là où le métissage rendrait susceptible à la maladie. Il serait intéressant de savoir si Hearn tenait ces opinions raciales de ses connaissances parmi les békés de Saint-Pierre ou s'il les avait importées de son séjour à la Nouvelle-Orléans. L'eugénisme avait déjà ses adeptes aux États-Unis qui allaient influencer profondément la politique sociale des premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle. Le point de vue de Hearn confortait ce mouvement, qui a contribué à renforcer la ségrégation des races pendant un demi-siècle et plus. Quoi qu'il en fût, on discerne une tension très forte entre son admiration réelle pour la population métissée de Saint-Pierre et la conviction que le processus de métissage comportait une tare irréductible. Notons au passage qu'une conviction identique—que métissage équivalait à dégénérescence à long terme—sous-tend l'intrigue du *Roman d'un spahi* de Loti, paru en 1881, quelques années avant le séjour de Hearn à la Martinique. Chez Loti, le racisme dit scientifique s'allie à la condamnation morale des unions entre Français et Africaines. Au niveau de l'intrigue du *Roman d'un spahi*, l'idéologie impérialiste de la séparation des races entraînait fatalement la mort par étouffement du fils métis que le héros a eu avec sa maîtresse sénégalaise. Hearn est plus subtil. La population métissée de Saint-Pierre exerce sur l'écrivain cosmopolite une fascination au sens fort, c'est-à-dire une attraction doublée d'une répulsion. Les contes transcrits par Hearn ne laissent pas transparaître son jugement moral, qui se fait entendre uniquement dans les récits-cadre qui les entourent. Les *Esquisses martiniquaises* pourtant sont libéralement saupoudrées de remarques paternalistes et finalement, condescendantes.

A plusieurs reprises on rencontre sous la plume de Hearn des jugements qui ont pour effet de convaincre le lecteur que l'esclavage avait quand même du bon, notamment en ce qui concerne le régime alimentaire des esclaves et leur présumée innocence de la lutte pour la vie. "Nul part dans le monde, nous dit-il, peut-on trouver une population plus saine, ni plus propre" (Hearn, *Vérette* 227). Cette santé des descendants d'esclaves tiendrait directement, selon Hearn, à ce qu'ils mangent la nourriture la plus rude et la moins coûteuse et qu'ils avaient pris l'habitude de vivre aussi simplement que des bêtes (Hearn, *Vérette* 227). Le sens du conte de Yé recueilli par Hearn, que Césaire et Ménil allaient commenter avec enthousiasme et admiration en 1942, se trouve considérablement modifié par de tels propos. A la fin du conte, dans la version peu connue de Marc Logé parue dans la *Revue bleue*, Hearn fait ce commentaire:

Et maintenant il n'y a plus de Bon Dié pour t'aider à te débarrasser de ce monstre; car le seul Bon Dié que tu aies jamais connu, ton maître Créole d'autrefois, ne peut plus t'assister, et tu es incapable de te conduire tout seul. Impitoyablement morale, la volonté de ce siècle éclairé a aboli pour toujours ce pouvoir patriarcal qui t'éleva, sain et robuste, sur un régime parsimonieux. Il t'imposa, par le fouet, sa propre idée du bien, mais il te garda aussi innocent qu'un enfant de la loi de la lutte pour la vie. Tu es un citoyen de la République, tu es libre de voter, de travailler et de mourir de faim si tu le préfères, libre de mal faire, et d'en souffrir, et cette connaissance nouvelle te stupéfie tellement que tu as oublié le Rire. (Hearn, *Revue bleue* 719-20)

74 Ce passage se trouve renforcé par d'autres, telle la partie de "La vérette" qui traite de la condition de la bonne dans les maisons de békés que Hearn avait pu observer à Saint-Pierre et à Morne Rouge. Une longue page qui met l'accent sur l'appartenance de la bonne à la famille se termine par cette atténuation surprenante de l'esclavage à la Martinique: "Parmi les peuples latins—et plus particulièrement les Français—l'esclavage a préservé jusqu'aux temps modernes certaines des caractéristiques les moins onéreuses de l'esclavage antique, où l'esclave domestique, en entrant dans la familia, en faisait réellement partie" (Hearn, *Vérette* 224).

Comment une vision de Saint-Pierre, de son peuple et de sa culture, empreinte d'un tel racisme, a-t-elle pu être récupérée par les promoteurs du renouveau culturel de la Martinique de 1935 à 1945? Les éléments d'une réponse sont à trouver dans la notion du merveilleux qui transparait dans les contes recueillis par Hearn. En 1939 Serge Denis avait expliqué ainsi l'attraction du folkloriste anglophone pour la matière de *Trois fois bel conte*:

Son premier contact avec la population fut 'fantastique' [le mot est de Hearn]; les premières légendes qu'il entendit lui révélèrent un merveilleux insoupçonné. Ce climat, il y avait des années qu'il le cherchait. Son monde à lui, celui auquel aspirait ce solitaire, c'était 'cette région du surnaturel qui est le plus primitif et le plus vague, où les rapports les plus étroits existent entre l'imagination sauvage et le civilisé, dans ces craintes que nous disons puériles de l'obscurité, des ombres et des choses rêvées. (27)

Comment Césaire n'aurait-il pas réagi par une sympathie profonde à cette présentation de l'imaginaire de Hearn qui le rapprochait tant du primitivisme surréaliste où son imaginaire poétique évoluait à cette époque? D'autant plus que Serge Denis avait déjà jeté un pont vers Frobenius: "Les superstitions 'propres à différentes races primitives,' lui-même enfant, les avait connues [en Inde]. Depuis, il les cherchait comme un besoin de sa nature spirituelle" (Hearn, *Trois fois* 224).

Le numéro 4 de *Tropiques* a effectivement présenté le folklore de la Martinique, représenté par le conte "Colibri" et quelques contes recueillis par Georges Gratiant, entre deux textes explicatifs de premier ordre, le *Miroir du merveilleux* de Pierre Mabilille, et l'*Histoire de la civilisation africaine* de Léo Frobenius.<sup>10</sup> Le texte de Mabilille est précédé d'un chapeau, qui commence par une citation d'André Breton: "Tranchons-en: le merveilleux est toujours beau, n'importe quel merveilleux est beau, il n'y a même que le merveilleux qui soit beau." Le *Miroir du merveilleux nous apparaît comme le commentaire admirable de cette parole de Breton—Voyage extraordinaire à*

travers les genèses et les écroulements. Et de ce voyage, nous revenons, plus riches de notre moi retrouvé, plus riches aussi de l'alliance avec l'univers" (39).<sup>11</sup> Peut-on dire plus clairement qu'aux yeux des éditeurs de *Tropiques*, la culture de Saint-Pierre véhiculée par Lafcadio Hearn relevait déjà du merveilleux surréaliste? La présentation du texte de Frobenius dans le 4<sup>e</sup> numéro de *Tropiques* est plus révélatrice encore. Sous la rubrique "Documents" les éditeurs ont donné trois extraits de l'*Histoire de la civilisation africaine*: "Les Sorciers," "Énigmes et proverbes" et "Contes d'animaux." Le chapeau non signé invoquait les "survivances africaines aux Antilles" (*Documents* 55).<sup>12</sup> Entre "Les Sorciers" et "Énigmes et proverbes" on pouvait lire: "On retrouve la même croyance aux Antilles" (Anon. 56). L'hypothèse de l'identité du folklore africain et le martiniquais est posée, c'est le premier principe de l'idéologie de Négritude à cette date. Aux yeux de l'équipe de *Tropiques*, point n'est besoin d'interroger le poids de l'histoire de l'esclavage ni la transformation des éléments africains du folklore martiniquais car, pour Césaire comme pour Hearn, il y a un imaginaire primitif, sauvage qui existe en dehors des pressions historiques. Foin du processus de créolisation par conséquent, qui en 1942 n'est même pas envisagé! Au contraire, il représenterait un obstacle à la communication directe avec les ancêtres nègres, révélée par Frobenius, et dont la réalisation dans les temps présents serait l'apanage de la poésie surréaliste, aux yeux de Césaire à cette époque. Somme toute, Hearn est utilisable par l'équipe de *Tropiques* à la seule condition de passer sous silence les caractéristiques troublantes qui sont détaillées ci-dessus. Le souvenir de cette fréquentation de Lafcadio Hearn se retrouvera chez Césaire dans le recueil poétique *Ferrements* en 1960. Deux poésies imprimées l'une à la suite de l'autre en témoignent: "Statue de Lafcadio Hearn" et "Beau Sang giclé."<sup>13</sup>

Quelques années après la fin de la Seconde Guerre Mondiale et immédiatement après la départementalisation de 1946-47, un roman édité à Paris sous un nom d'auteur inconnu, Mayotte Capécia, donne une toute autre interprétation de la culture de la région de Saint-Pierre véhiculée par Hearn. Il s'agit de *Je suis Martiniquaise*, qu'on a attribué à Lucette Ceranus Combette. Je passerai rapidement sur les faits dont j'ai donné l'analyse approfondie dans deux articles de la *Revue de littérature comparée*.<sup>14</sup> Je crois avoir démontré que le rôle d'auteur de ce roman revient à l'éditeur, qui a trafiqué les textes de Hearn sur Saint-Pierre et sa région dans la première partie de *Je suis Martiniquaise*. La raison d'être du roman, son sens socioculturel donc, est à trouver dans un effort nostalgique de faire revivre le stéréotype de la "doudou" (la douce mulâtresse) au moment précis où les lecteurs français avaient l'impression d'avoir perdu la colonie de la Martinique. Là où l'interprétation de Hearn par Aimé Césaire et René Ménil se voulait progressiste, *Je suis Martiniquaise* a puisé dans certains des mêmes textes de Hearn afin de conforter une idéologie réactionnaire. *Je suis Martiniquaise* est caractérisé par une langue plaquée sur le "français banane" du roman colonial et par une appréciation essentiellement réductrice et négative du métissage. Cette fois le paradoxe tient au fait que le roman a été attribué à un auteur presque analphabète dont le prénom même a été trouvé dans les écrits que Hearn a

consacrés à Saint-Pierre.<sup>15</sup>

Une génération plus tard, Daniel Maximin a donné un premier roman qui présente l'histoire de la Guadeloupe comme une série de cataclysmes ou d'événements explosifs. Se réclamant d'Aimé Césaire qui s'est souvent caractérisé comme une personnalité péleenne (lire, "volcanique"), Maximin a incorporé à l'*Isolé Soleil* (1981) à la fois les contes recueillis par Hearn et leur interprétation poétique par Césaire. Les deux principaux narrateurs épistolaires, Siméa et Daniel, s'interrogent longuement sur l'effet que la revue *Tropiques* pouvait provoquer chez les jeunes gens de la Guadeloupe comme de la Martinique durant les années d'occupation vichyste de 1941 à 1943. Maximin se révèle ainsi être l'un des rares Antillais à rendre un hommage public à Lafcadio Hearn. Dans la partie de l'*Isolé Soleil* qui met en scène la résistance locale aux représentants de Vichy pendant la Seconde Guerre Mondiale, les malades de l'hôpital psychiatrique de Saint-Claude décident, pour le Carnaval, d'"illustrer les contes créoles recueillis par Lafcadio Hearn il y a cinquante ans"

**76** (Maximin 181). Le narrateur aligne ensuite les titres des contes dans l'ordre précis qu'ils occupent dans l'édition du *Mercure de France*: "Colibri, Yé, Soucougnan, Pélemanlou, La Bleu, Nanie Rosette" (Maximin 181). Cette thérapie théâtrale se révèle désaliénante pour certains malades, surtout la petite fille dont le père a été noyé dans le sillage d'un sous-marin allemand, que Maximin identifie au personnage folklorique de Poisson-Armé dans le conte "Coulibri." Le récit de Maximin repose sur la notion qu'à se ressourcer dans son folklore, le peuple antillais deviendrait plus sain et, surtout, guérirait des effets néfastes du colonialisme et de l'esclavage. Les pages 174 à 177 de l'*Isolé Soleil* sont empruntées directement à *Trois fois bel conte* de Hearn, pour tout ce qui concerne le texte de "Coulibri" (Hearn, *Trois fois* 127-31). Dans l'*Isolé Soleil* le chapitre en question s'intitule "Trois fois bel conte." A comparer le texte français au texte créole de "Coulibri" dans l'édition de 1939, on se rend compte que Maximin a suivi le texte français, non le texte créole qui aurait donné à son roman le maximum de densité culturelle. Cette stratégie vise le destinataire, situé en France et qui n'est pas créolophone. Dans son appropriation du conte "Coulibri": 1) non seulement le romancier guadeloupéen incorpore dans son roman le texte de "Coulibri" donné par Hearn, mais 2) il fait du poème de Césaire "Beau sang giclé" la matrice d'un chiffre secret utilisé par les maquisards de l'*Isolé Soleil* pour déclencher la révolte contre les représentants de Vichy. Intertextualité double en l'occurrence: 1) au départ, Hearn inspire le poème surréaliste de Césaire; 2) ensuite, Hearn interprété par Césaire, s'incorpore de manière décisive à l'intrigue du roman de Maximin.

Il suffit de comparer avec soin le texte donné par Maximin dans l'*Isolé Soleil* et son modèle dans *Trois fois bel conte* pour constater l'existence de deux autres types d'interaction entre Maximin et Hearn. Des extraits du conte "Pé-la-man-lou" sont incorporés au récit portant sur les enfants de l'asile (Maximin 182-83); ensuite Maximin transforme profondément le conte transcrit par Hearn (Maximin 214-17). L'auteur de l'*Isolé Soleil* y introduit le motif étranger des jumeaux, qui fonctionne sur plusieurs registres historiques dans son roman, au point que l'on peut parler d'un élé-

ment structural de gémmeité. Pour avoir donné au lecteur l'impression que le motif de la gémmeité se trouve dans "Pé-la-man-lou," Maximin suggère que cette structure historique et sémantique de *l'Isolé Soleil* sourd de la sagesse immémoriale du peuple. Une fois de plus, cependant, Maximin avertit le lecteur de son intention. Afin d'expliquer pourquoi son personnage Louis-Gabriel transforme le conte à l'intention de la petite fille qui avait perdu son père, Maximin écrit ceci: "Alors sans montrer plus d'étonnement que devant une surprise attendue, se confiant à la logique des souvenirs des contes de sa mère, Louis-Gabriel commence à lui raconter avec autant de conviction que s'il avait déjà rabâché cent fois la tragique aventure de l'enfant à la flûte, Pélamanolu le fils unique, magiquement dédoublé pour le bonheur d'un épilogue rassurant" (Maximin 216). Le tour est joué: si le motif des jumeaux ne se trouve pas dans "Pé-la-man-lou," il se trouve certainement dans un autre des contes recueillis autour de Saint-Pierre par Hearn. La substitution est non seulement permise, mais justifiée par le patrimoine culturel des Antillais dans la vision du monde que Maximin projette dans son roman.

77

Le troisième type d'interaction avec Hearn concerne la simplification à l'extrême de la langue du conte "La bleu." Ce conte est réduit à un quatrain dans le texte de *l'Isolé Soleil*, où la langue créole, empruntée pour l'essentiel à Hearn, est simplifiée à l'extrême. Ces modifications linguistiques, apparemment peu significatives en soi, trahissent l'intention de minimiser la difficulté d'accès au texte par le destinataire métropolitain. Cette stratégie littéraire comporte un volet politique dans le contexte socioculturel des Antilles au début des années 1980: rendre son texte transparent au lecteur français s'opposait à la politique linguistique des indépendantistes de l'époque pour qui la promotion du créole basilectal (le parler le plus près du "people") était une arme politique.<sup>16</sup>

On débattrait sans doute longtemps encore du rapport idéal entre langue et expression littéraire à la Martinique. Quoi qu'il en soit, en définitif, la culture créolophone de Saint-Pierre dont Lafcadio Hearn s'était fait l'interprète de 1887 à 1890 a paradoxalement nourri la réflexion littéraire de la région tout au long du vingtième siècle.

## OUVRAGES CITÉS

- Arnold, A. James. "Frantz Fanon, Lafcadio Hearn et 'Mayotte Capécia'." *Revue de littérature comparée* 302 (avril-juin 2002): 149-169.
- \_\_\_\_\_. "'Mayotte Capécia': De la parabole biblique à Je suis Martiniquaise." *Revue de littérature comparée* 305 (janvier-mars 2003): 35-48.
- Césaire, Aimé et René Ménéil. "Introduction au folklore martiniquais." *Tropiques* 4 (janvier 1942): 7-11.
- Dauphite, Maïotte. *L'affaire Procopé: Carbet, Martinique*. 1831. S.l.n.d. Tapuscrit de 19 p., 20,8 x 14,5 cm.

- Denis, Serge ed & intro. *Trois fois bel conte*. Paris: Mercure de France, 1939.
- Glissant, Edouard. *Le discours antillais*. Paris: Seuil, 1981.
- Hearn, Lafcadio. "La vérette." *Esquisses martiniquaises*. Traduction d'A. James Arnold d'après l'édition de New-York. 1890.
- \_\_\_\_\_. "Some Martinique Letters of Lafcadio Hearn." Recueillies et commentées par E. Bisland. *Harper's Magazine* 142.850 (mars 1921): 525.
- \_\_\_\_\_. *Essays in European and Oriental Literature*. New York: Dodd, Mead & Cie., 1923.
- \_\_\_\_\_. "Yé, conte martiniquais traduit de l'anglais par Marc Logé". *La Revue bleue* 64.23 (1926): 719.
- \_\_\_\_\_. *Stories from Pierre Loti*. Tokio: Hokuseido Press, 1933.
- \_\_\_\_\_. *The Tales of Guy de Maupassant*. New York: Curwen Press, 1963.
- 78** Makward, Christiane. *Mayotte Capécia ou l'aliénation selon Fanon*. Paris: Karthala, 1999.
- Maximin, Daniel. *L'Isolé Soleil*. Paris: Seuil, 1981.
- Sainville, L. "Littérature antillaise: Un livre sur la Martinique." *L'étudiant noir* 1.1 (mars 1935).
- Toumson, Roger. *Mythologie du métissage*. Paris: PUF, 1998.

## NOTES

1. "[T]he range of my sketches is limited to the street for want of means to move five miles." (Le défaut de moyens ne me permettant de me déplacer à plus de huit kilomètres limite la portée de mes esquisses à mon propre quartier.) Lettre de Lafcadio Hearn à son éditeur new-yorkais Alden, le 17 juillet 1888. Il habitait alors Saint-Pierre, après un séjour de quelques mois au Morne Rouge.
2. L. Sainville, "Littérature antillaise: Un livre sur la Martinique", *L'étudiant noir* 1.1 (mars 1935). (Il s'agit du compte rendu des *Esquisses martiniquaises*, parues au Mercure de France en 1924.)
3. Le texte définitif sera donné treize ans plus tard par Serge Denis dans *Trois fois bel conte*. La citation de ce passage dans *Tropiques* comporte des modifications par rapport au texte de 1926. Césaire et Ménéil suivaient manifestement l'édition de 1939.
4. La note 3, page 243, renvoie le lecteur au numéro 4 de *Tropiques*. La référence à Hearn a cependant disparu de son propos.
5. On peut lire ses traductions de quelques nouvelles de Maupassant dans *The Tales of Guy de Maupassant; de Loti*, dans *Stories from Pierre Loti*.
6. Propos rapporté par Albert Mordell, qui a réuni les articles de Hearn sur Maupassant et Loti dans *Essays in European and Oriental Literature* (xii). Hearn avait traduit *Le roman d'un spahi* pour un journal de la Nouvelle Orléans dans les deux ans qui ont suivi sa publication à Paris.
7. Serge Denis, "Introduction" à *Trois fois bel conte*. Ses faiblesses linguistiques n'ont pas empêché Hearn de publier dans le *Harper's Weekly* des 10 et 17 janvier 1885, un article en deux parties sur le "patois créole" de la Nouvelle Orléans, où il résidait alors. La même année, chez W. Coleman à New York, il

a donné une plaquette de 42 pages de proverbes créoles de la Nouvelle Orléans, sous le titre *Gombo Zhèbes*.

8. On aurait d'ailleurs tout intérêt à rapprocher certains détails du Carnaval rapportés par Hearn au Carnaval de Trinidad. Celui-ci devait sans doute beaucoup à ses origines au Carnaval de Saint-Pierre et notamment en ce qui concerne la tradition du "Jouvert".
9. La proportion de sang européen à sang africain étant, selon Hearn, de 116/8, 122/4 et 127/1, respectivement.
10. Pierre Mabilille, proche collaborateur d'André Breton, allait devenir l'émissaire de la France Libre dans la Caraïbe à partir de 1943. Senghor a rapporté que lui et Césaire avaient lu Frobenius "dans l'ivresse" en 1936 à Paris. Voir Senghor, "The Lessons of Leo Frobenius", *Leo Frobenius, An Anthology* (Wiesbaden: Steiner, 1973), vii.
11. [A.C.?, chapeau en tête de] "Le Miroir du merveilleux" par Pierre Mabilille, *Tropiques* 4 (janvier 1942).
12. [Anon.] "Documents," *Tropiques* 4 (janvier 1942).
13. La date de composition de ces deux poésies reste problématique. Si "Statue de Lafcadio Hearn" fut publiée en 1955 dans la revue *Présence africaine*, "Beau Sang giclé," par contre, semble voir le jour seulement dix-huit ans après le numéro de *Tropiques* discuté plus haut. Ce laps de temps témoignerait de l'importance durable du souvenir de Hearn chez Césaire. Dans l'édition originale (Paris: Seuil, 1960) on peut lire les deux textes aux pages 43-44 et 45, respectivement.
14. "Frantz Fanon, Lafcadio Hearn et 'Mayotte Capécia'" et "'Mayotte Capécia': De la parabole biblique à *Je suis Martiniquaise*".
15. Jack Corzani, dans sa préface à *Mayotte Capécia ou l'aliénation selon Fanon* de Christiane Makward, a parlé de "cette auteur(e) qui n'en fut point une" (10). Quant à l'oeuvre de Hearn comme source du prénom de "Mayotte", inconnu dans la famille de Lucette Ceranus Combette, on consultera mon premier article dans la *RLC*, numéro 302. Au cours du colloque *Nuées ardentes*, Mme Maïotte Dauphite, originaire du Carbet comme Lucette Ceranus Combette, a pu démontrer à l'auteur de ces lignes que le prénom Maïotte y était d'un emploi courant du 19e siècle jusqu'en 1923, date de naissance de Mme Dauphite. Le témoignage de la famille maternelle de Mme Dauphite confirme l'emploi du prénom Maïotte chez Hearn, sans infirmer celui de la jumelle de Lucette Ceranus Combette, recueilli par C. Makward.
16. Cette politique éditoriale n'est peut-être pas sans rapport avec la carrière que Daniel Maximin a faite dans le Ministère de la Culture. Lors des obsèques d'Aimé Césaire, en avril 2008, c'est lui qui a servi de maître des cérémonies, en l'absence d'un officiant religieux.